

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

APRÈS LES ELECTIONS

RENFIN ! les élections sont terminées et ce n'est certes pas dommage ! Après en avoir vu et entendu de toutes les couleurs, la trêve des électeurs semble avoir été prononcée, du moins jusqu'en automne. Députés, anciens députés et simples électeurs se retrouvent dans le rang et le train-train journalier de la vie reprend son cours.

A ce sujet une petite histoire me revient à l'esprit, peut-être saura-t-elle amuser les lecteurs du Conteur.

Il y a quelque temps, un jeune étudiant lausannois, à peine était-il devenu citoyen, reçoit du Greffe municipal l'avis de sa désignation comme membre du bureau électoral de son quartier. Le premier moment de surprise passé, il réalisa, en jeune sportif, que certains dimanches allaient, de ce fait, se trouver « sérieusement amochés ». Il s'en fut vers son père, pour lui conter ce qu'il appelait une vraie mésaventure et lui demander comment s'y prendre pour être dispensé de ces fonctions, sans doute honorifiques, mais qui ne laissaient pas de contrarier ses projets dominicaux.

— C'est bien, dit le père, puisqu'il en est ainsi, j'irai à ta place et afin de ne pas perdre de temps, je vais m'entendre de suite avec le Greffe.

— Oh ! merci, répond le jeune homme, passablement confus, alors que son père riait dans sa barbe du bon tour qu'il allait lui jouer.

— Seulement voilà, reprend ce dernier, puisque je dois te remplacer, tu voudras bien me laisser carte blanche pour agir de mon mieux, n'est-ce pas ?

— Mais certainement !

— Eh bien, c'est dit ; je prendrai ton service exactement suivant l'horaire fixé, ainsi que tu l'aurais fait toi-même, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Bon, je serai à ton poste, sans doute de onze à quatorze heures et même plus tôt si l'organisation du bureau l'exige. Le dépouillement du scrutin sera probablement terminé vers minuit.

— ...

— Bien entendu, tout cela n'ira pas sans quelques menus frais se rapportant aux consommations, etc.

— Sans doute.

Et puis, il ne faudra pas oublier ces braves distributeurs de listes qui, à l'entrée de la salle de vote, grelottent sous la giboulée de mars : un vote de cigare et une tasse de thé, par ci par là, feront bien leur affaire.

— C'est bien gentil de penser à eux !

— Ce n'est pas encore tout : si, comme nous l'espérons, notre liste triomphe, il y aura lieu de fêter la victoire et, démocratiquement, on se répartira le coût de quelques bonnes bouteilles, n'est-ce pas ? Là, les aînés se font toujours un plaisir d'inviter les jeunes.

— Bravo !

— Fort bien, et il va sans dire qu'étant ton remplaçant j'aurai, comme les autres, à régler mon écot ?

— Cela me paraît certain.

— Tout à fait d'accord, et dans ce cas j'avancerai ta part de dépenses, à condition, toutefois, que tu veuilles bien me la rembourser, car

ce n'est pas moi, mais bel et bien *toi* qui as été désigné pour faire partie du bureau. Alors, tu comprends ?...

— Comprends pas...

— C'est cependant bien simple, n'étant que ton remplaçant bénévole, je ne puis qu'avancer ta part d'écot — oh ! une dizaine de francs probablement — et je pense que tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je te retienne, à la prochaine occasion, cette somme sur ton argent de poche ? As-tu compris, maintenant ?

L'histoire s'arrêterait là si, au cours d'une joyeuse partie de cave réunissant, après les élections, quelques membres du dit bureau, je n'avais appris que la leçon de civisme fut excellente.

Fridolin.



DEIN LO TRAM

E su traová l'autr'hy dein lo tram numero sat, que l'étai pllien coum' on ao. Lo controleur l'avai ma fâi rud' affère po recouilli sa mounia et sè veill de nion ràobillia... L'arrevè vei on pucheint luron, hiò de six pi et oquie avoué, dai bré coumeint dai battant dè tesso et dai man asse lardze que dai foncets à fère ao fo. Lo gaillà préteindai que l'avai dza paï son belhiet ; lo contrôleu desai lo contréro et ma fai, d'onna réson à on' autra, le z'affère se sant gâtaié.

— Se vo ne volliâi pas paï, vo faut décheindre, que fa l'hommo dâo tram.

— Allâde vo fère foité ! que répond l'autro. Su dein mon drai...

— Rein dâo tot, paidé ao bin : frou !

L'autro budzive pas. Adon la controleur fâ signo ao gâpion que passâve. L'étai tot dzouveno, minçolet et maigrolet. L'arrevè :

— Io è-te, ci mau coumoudo, que demandé.

— Lo vouaité que devant, que fa lo contrôleu et que porté clia carletta su l'orolhie...

Lo gâpion vouaité on momeint lo compagnon dâi pi à la tîte, vouaité lè dzeins que risant coumeint dâi bossus, tré son porta-mounia et fâ ao contrôleu :

— Diéro vo dâi-te ?

Sami.

LE TROC

EST ainsi que, de temps immémorial, on nomme les échanges en nature, sans intervention de numéraire.

« Tu as deux cochons. Donne-moi un cochon et je te donnerai un costume. Ainsi tu seras habillé et moi je pourrai manger. »

Voilà le truc du troc.

Aux Etats-Unis, le troc, façon tout à fait élémentaire de faire du négoce, revient en usage. Dans vingt-neuf Etats, il y a plus de deux millions d'habitants qui usent du système. Il y a des bourses de troc où les transactions en argent sont interdites.

L'Université de la Nouvelle-Orléans accepte des balles de coton et du bétail comme paiement du minerval de ses élèves.

Nombreux sont les chômeurs qui travaillent

pour la nourriture et le vêtement. Il y en aurait cent mille rien qu'à Los-Angeles.

— Votre cabinet est bouché, Madame ? C'est entendu, je suis tout disposé à le désobstruer. J'y mettrai le temps et le travail qu'il faudra, mais en échange vous me donnerez ce pantalon gris que je vois depuis six mois à la vitrine de Monsieur votre mari.

Il est étonnant de constater que l'Amérique, si fière d'être aux premiers rangs du progrès moderne, en revient au système économique employé par les premières peuplades qui circulaient à travers le monde.

LA REVANCHE DE FRANÇOIS

N aimait à se retrouver dans son petit atelier bien chauffé, sentant bon le cuir neuf. On s'asseyait tout contre le minuscule fourneau rond, sur de larges tabourets de cuir, bas et bien assis sur leurs pieds écartés... et l'on fumait, l'on discutait politique, religion, ou l'un de nous, encore sous le coup de sa dernière lecture, nous amusait par son enthousiasme pour tel ou tel livre récemment paru.

François, assis à sa table chargée de clous, de morceaux de cuir, de tranchets luisants et recourbés, nous écoutait, nous répondait toujours spirituellement. Le caldor chantonnait doucement ; dehors, les passants fouettés par la bise très forte en cet endroit, s'enfonçaient dans leur manteau, une main agrippée au chapeau menaçant d'une fuite éperdue le long des trottoirs.

Si vous montez au Château par la rue Neuve, au moment de tourner à droite, vous verrez la cordonnerie et François tirant sur sa vieille bouffarde. Même si vous n'avez rien à réparer, entrez quand même, vous serez charmé de la chaude simplicité de l'accueil et François comptera un ami de plus. — Ce pauvre François, la dureté de la vie, son accident qui ne laissa boiteux ne l'ont pas aigri contre les gens. Au contraire, on trouve à le fréquenter, cet apaisement et cette joie tranquille que dégagent les hommes qui ont beaucoup souffert. Tout de suite, il nous mettait à l'aise et quelques-uns de mes amis profitaient largement, trop largement de la douceur de son caractère.

Il y avait deux choses sur lesquelles il n'admettait pas la réplique. Et nous, nous prenions un malin plaisir à le faire monter sur ses grands chevaux. Il fallait le voir, alors, fulminer et cracher de colère tandis que, pliés en deux, nous ne pouvions reprendre notre souffle !

Par exemple, la question de la bienfacture du travail et son prix dont nous échafaudions une théorie de la plus haute fantaisie, le mettait dans un état irrésistiblement comique ! Il criait :

— Non ! non ! non ! et non ! et toujours non ! et encore non !... Vous n'y connaissez rien ! Au jour d'aujourd'hui, on ne sait plus ce que c'est que bien travailler. On bacle, on sabote et on demande des prix à vous assommer un boeuf, on ne sait plus ce que c'est que l'orgueil de l'ouvrage proprement livré... allez ! à la va-comme-je-te-pousse ! Et tant pis si tout craque, pourvu qu'on soit payé ! C'est le principal ! Eh ! bien moi je vous dis que c'est une honte, que les trois quarts des ouvriers ne sont rien que des « gâteminutes », jamais contents de la paie et toujours satisfaits de leur travail !

— Allons, allons, François ! Ne t'énervé pas.